

donne une promesse sûre de vie chrétienne. Les grandes modifications morales ne s'engendrent que plus tard ; il faut avoir vu, médité et souffert. Les passions, pas même l'orgueil, ne furent cause de cette émancipation précoce. Sa transformation commença dès l'École de droit, ainsi qu'il le dit, tout simplement, dans une lettre où ne se décèle aucun signe d'orage. Ce jeune homme de vingt ans, « isolé à Paris comme dans un désert », à mesure que son âme se mûrissait et s'agrandissait, souffrait davantage du vide. Dévoré par une soif « de vérité et de béatitude », il voulut regarder dans son fond même cette religion qu'il n'avait vue que par le dehors, à travers des dénigrement sans portée. L'idéal moral du christianisme le ravit. Il sentit un soulèvement extraordinaire de son être vers celui qui a enseigné aux hommes la justice et l'amour. Les raisons de l'esprit ne tardèrent pas à s'accommoder aux raisons du sentiment, et la vérité de l'Église lui parut essentiellement liée à la vérité de Jésus-Christ. Il ne semble pas que, depuis, l'ombre d'un doute ait jamais voilé « la clarté de sa certitude invincible ».

S'il fut subjugué à ce point, c'est que lui-même était une conscience supérieure, conscience non seulement d'honnête homme, ce qui est beaucoup, mais qui avait l'enthousiasme de la beauté morale. Ses lettres montrent suffisamment que si déjà au collège, il buvait avec délices le souffle moral des grands auteurs de l'antiquité, que s'il « aimait le vieux monde avec ses côtés sublimes », le christianisme seul pouvait répondre à ses aspirations ; il lui est impossible de penser et de sentir, sinon noblement. Le subterfuge, même pour servir une cause sainte, lui est odieux. A travers ce rejeton d'une bourgeoisie éclairée court la sève d'un chevalier sans peur. On pressent que s'il fût resté dans le